

Individualisme, individualité et travail social

Gilbert Renaud

Volume 8, Number 2, Fall 1995

Les pratiques sociales des années 60 et 70

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301333ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301333ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, G. (1995). Individualisme, individualité et travail social. *Nouvelles pratiques sociales*, 8(2), 139–155. <https://doi.org/10.7202/301333ar>

Article abstract

Dans cet article, l'auteur s'interroge sur le sens de l'action sociale, eu égard au débat sur l'individualisme propre aux sociétés contemporaines. De ce débat semblent, en fait, se dégager deux perspectives contradictoires qui confèrent au travail social un rôle bien différent. Ne faudrait-il pas, dès lors, conclure à la suite d'Yves Barel à l'indécidabilité du sens du travail social ?



Individualisme, individualité et travail social

Gilbert RENAUD
*École de service social
Université de Montréal*

Dans cet article, l'auteur s'interroge sur le sens de l'action sociale, eu égard au débat sur l'individualisme propre aux sociétés contemporaines. De ce débat semblent, en fait, se dégager deux perspectives contradictoires qui confèrent au travail social un rôle bien différent. Ne faudrait-il pas, dès lors, conclure à la suite d'Yves Barel à l'indécidabilité du sens du travail social ?

Dès lors que l'on s'interroge sur le lien social propre aux sociétés contemporaines, il est bien difficile d'échapper au débat sur l'individualisme, celui-ci étant entendu, à la suite de Louis Dumont, comme « l'être *moral*, indépendant, autonome et ainsi (essentiellement) non social, tel qu'on le rencontre avant tout dans notre idéologie moderne de l'homme et de la société » (Dumont, 1977 : 17). En fait, les temps présents constituent pour certains l'apothéose de ce processus assurant l'érosion du lien social et la production « massive » d'individus faibles, vulnérables, sans individualité véritable ; tandis que, pour d'autres, la sensibilité contemporaine nourrit l'émergence d'une nouvelle culture fondatrice de nouveaux liens sociaux producteurs d'un individu plus autonome et, par conséquent, à plus forte individualité. Selon la perspective adoptée, le travail social se fait complice de l'une ou de l'autre. Paradoxe qu'il convient de mieux saisir, dès l'instant où l'on souhaite, par le renouvellement des pratiques sociales, contribuer au renforcement des liens sociaux.

Pour ce faire, il importe d'abord de tenter de définir ce qu'il advient de l'individualité dans le cadre d'une société marquée par les progrès de l'individualisme. Or, l'exercice, comme on a commencé à le soulever, s'avère périlleux. En effet, si d'un côté plusieurs analyses nourrissent, en montrant son travail, l'image d'une société où s'achève le triomphe d'un individualisme producteur d'un individu « sans qualité » ou sans individualité, d'un autre côté plusieurs autres analyses font ressortir au contraire le renouvellement de cette individualité dans une société traversée par des courants instituants qui viennent, en quelque sorte, modifier profondément la trajectoire moderne de l'émancipation éthique de l'individu. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les sensibilités analytiques varient énormément. Partant souvent d'un constat semblable, les interprétations divergent. Ainsi, depuis que Lasch (1981) a soutenu sa thèse d'une forte « narcissisation » de la société américaine, un Michel Maffesoli a eu l'audace de soutenir la thèse inverse du *déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*¹.

En fait, tandis que les uns semblent poursuivre l'analyse du « désenchantement du monde » opéré par la modernité, les autres souscrivent plutôt à la thèse d'un « réenchantement » des sociétés contemporaines. Pour sa part, Alain Touraine décèle dans le désenchantement du monde cela même qui rend possible le réenchantement du sujet. En effet, « le sujet, écrit-il, ne se définit que par sa relation, à la fois de complémentarité et d'opposition, avec la rationalisation. C'est même le triomphe de l'action instrumentale, parce qu'il désenchante le monde, qui rend possible l'apparition du sujet. Celui-ci ne peut exister tant que le monde est animé, magique. C'est lorsque le monde perd son sens que peut commencer le réenchantement du sujet » (Touraine, 1992 : 267).

Différentes thèses jaillissent ainsi qui, toutes, tentent au fond de mieux cerner « l'air du temps » et de mieux comprendre cette modernité qui nous caractérise. Et tandis que les uns s'intéressent au maintien et même à la reviviscence d'une socialité qui contrecarrerait le triomphe de l'individualisme et de la rationalité instrumentale, d'autres s'attachent à circonscrire la radicalisation de la modernité où s'ébaucherait un « nouvel

1. Depuis *L'ombre de Dionysos*, Michel MAFFESOLI tente de montrer qu'« un changement civilisationnel est en train de s'opérer » (1982 : 24). Ce changement civilisationnel procéderait notamment d'une saturation des valeurs individualistes qui ont orienté la structuration des sociétés modernes. C'est ainsi que les sociétés contemporaines seraient davantage traversées par une dynamique dionysiaque reflétant un important changement de valeurs. Cette nouvelle dynamique instituante constitue l'hypothèse de fond des travaux de MAFFESOLI et c'est dans *Le temps des tribus* (1988) qu'il tente de montrer plus particulièrement que, loin de correspondre au triomphe du narcissisme, la dynamique sociale renvoie davantage à une ambiance tribale où décline l'individualisme.

individualisme²». Les analyses se multiplient donc qui vont du déclin de la modernité à sa radicalisation, de l'érosion de l'individualisme à l'émergence d'un nouvel individualisme.

Pour tenter de cerner alors ce qu'il advient de l'individualité, il importe, en outre, de s'intéresser à l'épineuse question de la « gestion » des sociétés contemporaines. Au fil des différentes analyses émerge alors un autre découpage qui, d'un côté, montre, dans la mouvance des travaux de Michel Foucault, le développement d'un contrôle social qui se raffine subtilement en produisant les techniques d'individualisation propices à l'émergence d'un être faible et assujéti; de l'autre côté, les analyses ne manquent pas qui font ressortir les processus d'autonomisation en cours dans les sociétés contemporaines.

D'une manière schématique et en faisant toutes les nuances qui s'imposent, on peut donc dire que deux thèses semblent s'affronter : d'une part, plusieurs souscrivent à l'accomplissement radical de l'individualisme dans une société où la rationalité instrumentale triomphe au point de produire un individu soumis, hétéronome et sans identité autre que celle prescrite par les appareils de gestion technocratique; d'autre part, certains sont plutôt enclins à associer la dynamique sociale actuelle au déclin des valeurs modernes ou à leur radicalisation, l'un et l'autre cas conduisant à la production d'un être qui affirme son individualité dans une société qui refuse de plus en plus la réduction opérée par la rationalité instrumentale.

Pour qui s'intéresse au travail social, il convient d'examiner attentivement ces différentes thèses avant de conclure à la validité de l'une plus qu'à celle de l'autre pour tenter de circonscrire le sens de l'action sociale. Car en définitive la question de savoir à quelle enseigne loge le travail social suscite encore de nombreux débats³. Tandis que les uns l'associent à l'entreprise technocratique de rationalisation des conduites, d'autres y décèlent une contribution à la consolidation du lien social.

LE TRIOMPHE DE L'INDIVIDUALISME ET LE DÉCLIN DE L'INDIVIDUALITÉ

Les années 80 ayant, en quelque sorte, sonné le glas des mobilisations collectives qui ont eu cours dans les décennies précédentes, plusieurs analyses

-
2. La thèse d'une radicalisation des caractéristiques de la modernité (et notamment de l'individualisme qui lui correspond) est soutenue par G. LIPOVETSKY (1983), de même que par R. ZOLL (1992). D'autre part, A. GIDDENS (1990) soutient que la radicalisation actuelle des tendances modernes entraîne le passage à la « high modernity ». De son côté, A. TOURAINE (1992 : 420-423) associe la période qui s'achève à une *modernité limitée* à laquelle succéderait une pleine modernité.
 3. On se souviendra que, dans le monde francophone, c'est à la revue *Esprit* (1972) qu'il revient d'avoir largement ouvert le débat sur les finalités du travail social. Depuis lors, le débat se poursuit.

ont prolongé, en la raffinant, la démonstration du triomphe de l'individualisme qui culminerait dans le narcissisme propre à la culture « psy » qui prévaut à l'heure actuelle. À maints égards, il apparaît de fait qu'un « nouvel individualisme » a pris le relais de l'individualisme caractéristique de la première phase de la modernité⁴. Ainsi semble s'achever et se radicaliser, en quelque sorte, l'émancipation éthique de l'individu dans ce que l'on appelle la « modernité avancée, la modernité post-moraliste ou la post-modernité ».

Les conduites qui viennent fonder une telle analyse sont bien connues : repli sur soi, sur la vie privée, perte d'intérêt pour la chose publique, érosion de l'espace public, démesure du souci de soi, culte du corps et de la santé, importance de l'affect et du sentiment, désengagement et indifférence à l'égard de l'autre. Ainsi, se profile l'image d'une société permissive et hédoniste où triomphent les droits subjectifs, société de masse et de consommation où l'on assiste à une forte désintégration communautaire et à une destruction des liens sociaux primaires. La vie publique se trouve ainsi gangrenée par l'omniprésence des problèmes de la vie privée et de l'identité nourris par une culture « psy » qui envahit de plus en plus l'espace social. Comme le fait remarquer fort à propos Alain Touraine, « il faut reconnaître aujourd'hui que ce sont les problèmes de la vie privée, de la culture et de la personnalité qui sont au cœur de la vie publique » (Touraine, 1992 : 335).

La contemporanéité se trouve ainsi marquée par l'émergence d'un « nouvel individualisme » échappant désormais à la forme-devoir sur laquelle, selon Lipovetsky, s'est érigée, dans une première phase, la modernité. Ainsi, tandis que « partout le rapport à la sexualité, aux enfants, aux parents, aux classes pauvres s'est fondu dans la *forme-devoir*, [que] partout la visée moralisatrice a structuré le premier moment des sociétés démocratiques individualistes, indissociablement disciplinaire et idéaliste, matérialiste et prude, libéral et autoritaire, philanthropique et inquisitorial » (Lipovetsky, 1992 : 38), le moment présent correspond davantage à la pleine sécularisation de ces sociétés qui accèdent à leur âge *postmoraliste*. Le devoir-être et l'individualisme intransigeant qui l'accompagnait sont désormais supplantés par un nouvel impératif : l'autoréférentialité et l'autoréalisation de soi. S'actualise, dès lors, un processus sans fin de personnalisation et d'individualisation qui alimente une quête perpétuelle d'identité et une érosion de l'espace public. À cet égard, Alain Touraine

4. Depuis *L'ère du vide* (1983), G. LIPOVETSKY notamment s'attache à montrer qu'un « nouvel individualisme », caractéristique d'un nouveau stade historique, la postmodernité, a pris le relais de l'individualisme du premier âge des sociétés démocratiques (voir également LIPOVETSKY, 1987 et 1992).

souligne que «le narcissisme est une des formes extrêmes de cette recherche autodestructrice de l'identité» (Touraine, 1992 : 325). Loin de conduire au renforcement de l'individualité, un tel «nouvel individualisme» semble plutôt entretenir un affaiblissement de l'identité de plus en plus sujette à des crises successives. Au royaume de Narcisse s'ouvre le règne d'une autoréférentialité vouée à la recherche constante d'identités éphémères.

Le mérite de telles analyses ne tient cependant pas tant à leur description des malaises qui assaillent aujourd'hui les individus qu'à leur mise en lumière de l'érosion des repères symboliques à partir desquels se forge l'identité de chacun. On doit à David Le Breton notamment d'avoir su illustrer le rapport entre le développement de l'individualisme, l'érosion des repères collectifs et le développement des conduites à risque dans les sociétés contemporaines. Il semble bien, en effet, que «la multiplicité des conduites de risque et le caractère ordalique de nombre d'entre elles témoignent d'un relâchement sensible des liens sociaux et culturels et d'une suprématie de l'individu sur le collectif» (Le Breton, 1991 : 19). L'éclipse du symbolisme collectif entraîne une recherche individuelle de sens qui culmine ainsi dans l'affrontement à la limite ultime que constitue la mort. L'individu contemporain se trouve, en quelque sorte, déboussolé et, ce faisant, fortement affaibli. Il en découle une obsession identitaire qui tend à se résoudre par bricolage induit par la fragmentation des sources identitaires consécutive de cette «crise anthropologique qui est l'une des données essentielles de la modernité» (Le Breton, 1991 : 13). C'est ainsi que l'individualisme progresse en augmentant la marge de liberté de chacun, mais en inaugurant simultanément une crise de sens et de valeurs qui vient accroître les problèmes identitaires.

Dans une veine semblable, Ellen Corin (1993 : 3-4) faisait remarquer

[qu'] à l'absence de fondement et d'orientation de l'histoire [caractéristique de la postmodernité] correspond une décentration ou une désintégration du sujet [...] La notion de *self-reliance*, chère aux sociétés nord-américaines, serait une représentation ultime, au sein de la personne, de cette mise en cause de tout principe référentiel externe ; on peut craindre qu'elle n'accroisse, parce que la masquant, la possibilité d'une manipulation maximale d'individus qui demeurent dans les faits participants de structures sociales plus larges. [...] La postmodernité se caractérise donc moins par une crise des signifiants, qui inviterait à formuler de nouvelles valeurs, que par une crise de la signifiante, c'est-à-dire de la croyance en l'existence d'un centre au moins virtuel ou en la disponibilité de référents permettant de fonder un monde crédible, de décider du vrai et du faux, du bien et du mal, du plus et du moins.

La période contemporaine apparaît ainsi pour plusieurs comme ce moment de l'histoire où culmine le règne de l'arbitraire par suite de

l'érosion des repères symboliques collectifs qui permettaient de poser le vrai, le juste, le désirable⁵.

Les succès de l'individualisme sont indissociables de ce triomphe de l'arbitraire. L'impératif d'autoréférentialité constitue, en fait, tout autant une cause qu'un effet de la crise du sens qui entraîne un bricolage existentiel où le risque est grand d'une manipulation d'individus d'autant plus faibles qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Envahie, si l'on peut ainsi s'exprimer, par le vide symbolique, la société plonge les individus dans un affaiblissement des liens sociaux et une recherche perpétuelle des repères qui leur permettraient de consolider leur individualité. On comprend mieux qu'un tel triomphe de l'individualisme puisse nourrir le déclin de l'individualité dans une société traversée par une crise symbolique ouvrant la voie d'une recherche inassouissable d'identité et, par conséquent, d'un assujettissement croissant à la mesure du développement de l'emprise technocratique sur la vie quotidienne.

Sont donc ainsi associées vulnérabilité identitaire et érosion du symbolisme collectif dans une société où la domination technocratique et la rationalité instrumentale qui la fonde contribuent à nourrir ce processus. Les sociétés contemporaines sont, en effet, tout autant marquées par les progrès de l'individualisation que par l'extension de la domination technocratique⁶. De sorte que Vincent de Gaulejac (1988 : 57) a bien raison de signaler que

[...] la société duale qui se profile actuellement est éclatée, fragile et oppressive. D'un côté, elle tend à faire de l'individu son propre référent en le renvoyant constamment à lui-même, à la nécessité de « s'autoréaliser », de l'autre, elle met en place un maillage organisationnel de l'espace social pour maîtriser les conséquences de son développement. La caractéristique principale des sociétés modernes est l'extraordinaire développement des organisations qui investissent, contrôlent, gèrent l'ensemble des registres de la vie sociale [...].

5. A. CAILLÉ a montré comment les sciences sociales ont contribué à cette érosion des repères symboliques par la « découverte » de l'arbitraire qu'elles ont constamment actualisé. Rouage essentiel de la modernité, « les sciences sociales [...] vivent de la découverte de l'arbitraire. Le succès leur vient, tout à la fois, de l'effroi qu'elles sèment en le révélant et de la prophétie prométhéenne qu'elles énoncent aussitôt pour apaiser la terreur et maintenir l'indéterminé dans les limites acceptables » (1986 : 29). Cependant, « la meilleure farce que le monde leur joua fut de les prendre au mot et de les accomplir en organisant, par le parachèvement de ce qu'on appelle alors la société de consommation, la production industrielle de l'arbitraire généralisé et de cette mort du sens dont elles s'étaient faites les hérauts » (1986 : 36).

6. Reprenant la typologie de C. OFFE dans leur caractérisation des mouvements sociaux, L. MAHEU et D. DESCENT (1990) soulignent que les modes de domination gagnent en horizontalité et en verticalité, tandis que les appareils de gestion technocratique deviennent de plus en plus rigides.

C'est ainsi que l'impératif d'autoréalisation de soi apparaît indissociable des progrès de l'emprise des organisations de régulation et de contrôle social consacrant l'assujettissement des individus qu'elles doivent gérer.

Dans cette perspective, le travail social semble participer effectivement et efficacement du bio-pouvoir foucauldien. En effet, les «différents champs [du social] se constituent selon le modèle décrit par M. Foucault à propos de la médecine ou de la psychiatrie : on constitue un objet-symptôme qui permet le développement d'un savoir, puis de normes de classement, puis d'un corps de spécialistes qui débouchent sur la création d'institutions de prise en charge de la population ainsi étiquetée» (De Gaulejac, 1988 : 61). Le travail social actualise, en fait, le développement d'une rationalité technique qui, ainsi que l'a bien illustré Robert Castel (1981 : 115-153)⁷, entraîne la déperdition du sujet de l'intervention au profit d'une objectivation des personnes saisies désormais sous l'angle de la mesure des «facteurs de risque» qui les constituent en populations cibles⁸. L'efficacité technique contribue ainsi à détruire l'efficacité symbolique d'une intervention qui se fonde plutôt sur un sujet produit par une histoire sociale et personnelle. Comme l'a soutenu Michel Freitag (1988 : 10), à travers un tel accomplissement du social, c'est la société qui tend à éclater et à disparaître. En fait, écrit-il,

[...] le sentiment de l'« éclatement du social » coïnciderait plutôt avec le double épuisement de cette image « sociétale » traditionnelle et de cette référence à la Justice, chargées – notamment au niveau politique – de subjectivité transcendante, et qui avaient toujours encore été projetées sur « le social » tout au long de la période de transition. Il coïnciderait plutôt avec *l'avènement du social en tant que tel*, et la réalisation sans partage de la nature propre, purement « objective » d'abord, et finalement seulement « opérationnelle », de celui-ci. Loin d'éclater, le social manifesterait seulement maintenant, enfin, sa vérité, qui est d'être un pur et simple « système opérationnel ».

-
7. Les pages signalées ici correspondent au chapitre sur «La gestion prévisionnelle» qui montre précisément les transformations importantes qui s'opèrent dans le domaine médico-psychiatrique. Voir également pour une analyse de la technicisation du travail social, D. CÉRÉZUELLE (1987).
 8. Il serait intéressant à cet égard d'analyser l'introduction et le développement de la notion de «compétence parentale» dans le domaine de l'intervention familiale. Tout comme Robert CASTEL (1981) l'a montré à propos du handicap, on peut présumer que l'émergence d'une telle notion a permis de consolider le développement d'instruments de mesure de facteurs de risque qui permettent de cerner des populations cibles. La compétence, tout comme le handicap, se mesure et c'est ainsi que les facteurs de risque font disparaître le sujet doté d'une histoire sociale et personnelle. L'intervention se constitue sur la base de séries statistiques et elle ne vise plus que la disparition des facteurs de risque.

Dans une perspective différente, c'est ce qu'affirmait également Lipovetsky (1992 : 108-109) lorsqu'il soulignait que

[...] quelle que soit l'expansion effective du pouvoir administratif sur la société civile, c'est l'État « modeste » libéral qui se déploie, non la puissance prométhéenne, rêvant de reconstruire selon ses plans et de part en part l'homme et la société. Les mégaprojets de régénération sociale et morale sont désormais anéantis, ne reste qu'une volonté de *gestion optimale* des corps : aux visées révolutionnaires de changer la nature humaine s'est substitué un strict *management* opérationnel de la santé.

Le travail social se présente alors comme un des éléments clés de ce système opérationnel de gestion qui fonctionne à la professionnalisation fondée sur des savoirs normatifs et prescriptifs contribuant à la destruction des « liens sociaux primaires dans lesquels les personnes affirment et créent leur unicité, au profit des liens abstraits et secondaires qui rendent, au moins en théorie, les individus interchangeables et anonymes, quitte à produire ensuite, industriellement et bureaucratiquement, de la personnalisation fictive » (Godbout, 1992 : 32). Tout semble ainsi concourir à produire des individus sans appartenance livrés aux savoirs qui mesurent désormais l'écart à la norme opérationnelle définie par le système social. On le voit bien : «[...] plus une société est moderne, plus elle tend aussi à être réduite à un modèle rationalisateur, à un système de techniques et d'objets, à une technostructure, ce qui rend indispensable de faire appel à l'idée de sujet pour briser l'enfermement [...]» (Touraine, 1992 : 281) et contrer la production des malaises identitaires.

Ainsi semble s'accomplir l'achèvement de la modernité où triomphe l'arraisonnement complet de la socialité primaire par la socialité secondaire⁹. La transparence structurant le social entraîne ainsi une «homogénéisation atomisée qui tend à refouler toute expression sociale de l'altérité» (Miranda, 1986 : 129) dans une ère de vide, de crépuscule du devoir et de perte de valeur transcendante. En bout de ligne, l'individualité ne peut que décliner, parce que les sociétés « postmodernes » engendrent une «âme désarmée» qu'on arme de manière factice. Parce qu'elles produisent de manière massive une série d'individus hétéronomes, faibles, malléables, sans qualité, sans individualité.

Dans la perspective de la prégnance de l'individualisme et de son achèvement contemporain, il convient toutefois de signaler le travail de Rainer Zoll qui associe la montée de l'individualisme à l'émergence d'une culture de la communication où l'altérité retrouve droit de cité. En fait, selon

9. C'est du moins ce qu'affirme A. CAILLÉ. En effet, écrit-il, «dans notre vocabulaire propre, nous dirions qu'avec l'État moderne, pour la première fois dans l'Histoire, la socialité secondaire, au lieu de se borner à jouer le rôle de métasystème de la socialité primaire, entreprend de construire de toutes pièces sa propre socialité primaire» (1986 : 46).

Zoll, ce qui éclate dans la contemporanéité et entre en crise, c'est le modèle culturel propre à la première phase de la modernité et, par conséquent, la structure d'identité qui lui correspond. Zoll rejoint à sa manière Lipovetsky et tous ceux qui voient dans le temps présent un accomplissement de l'idéal moderne plus que le passage à une présumée postmodernité.

Ainsi s'achèverait plutôt la modernité bourgeoise où l'individualisme se déployait dans une perspective autoritaire également productrice d'une homogénéité des styles de vie, tandis que la créativité personnelle y était fortement brimée. Ce qui s'érode dans la société contemporaine, c'est donc le modèle culturel qui a contribué à la production d'un individualisme austère se conjuguant avec une identité rigide où la crise s'exprimait sous forme de névrose obsessionnelle. L'unité du moi y était atteinte par auto-répression (pulsions refoulées et contraintes intériorisées) et par sacrifice de la nature intérieure, du senti, de l'affect au profit d'un soi rigide. Et c'est précisément la crise de ce modèle qui génère les perturbations actuelles dans les structures d'identité et produit le nouvel individualisme, c'est-à-dire cette quête effrénée de soi et cet impératif d'autoréalisation.

L'air du temps nous renvoie donc, selon Zoll, à une importante mutation socioculturelle où le nouvel individualisme doit être compris comme une rébellion contre le caractère obsessionnel de l'individualisme bourgeois. Les fissures de ce dernier ouvrent, en fait, une crise identitaire au sein de laquelle émerge ce qui était exclu. Ainsi s'opère une nouvelle synthèse qui permet d'atteindre une nouvelle identité où la communication occupe un espace important.

Ainsi, le nouvel individualisme contient-il un espoir, l'espoir d'une nouvelle forme d'identité de l'être humain, qui tiendrait en quelque sorte les promesses de l'ancien individualisme et guérirait les blessures nécessairement provoquées par l'éclatement de l'identité rigide de l'individu bourgeois. Considéré sous cet angle, le nouvel individualisme est plutôt un projet, une perspective. (Zoll, 1992 : 178)

Ainsi conçue, l'actuelle individualisation accélérée permet de fait d'espérer un sursaut de l'individualité.

LE RENOUVELLEMENT DE L'INDIVIDUALITÉ

Avec Zoll, on a, en fait, commencé à s'apercevoir qu'à côté de l'image du désenchantement accentué des sociétés contemporaines, se dresse une autre analyse qui signale plutôt le renouvellement de la socialité et la production d'une nouvelle individualité consécutive de la recherche d'identité et de la quête de soi. Est ici réinterprétée l'importance de l'affect, du sentiment, de la communication, soit autant d'indices qui, à première vue, nous renvoient au désenchantement individualiste des sociétés contemporaines.

Bien entendu, tout se joue au niveau du regard et de la posture. À cet égard, il revient au Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales (MAUSS) d'avoir suscité une importante critique du paradigme utilitariste prévalant dans les sciences sociales et d'avoir ainsi permis la redécouverte des relations de don qui continuent de traverser les sociétés contemporaines¹⁰. Jacques Godbout notamment a su mettre en lumière la puissance du don qui s'observe en de multiples endroits. Ainsi, loin d'avoir été détruit par la modernité, le don semble persister et assurer le maintien de la socialité primaire où les individus sont constitués en personnes, c'est-à-dire comme individualités spécifiques. Comme le signale Godbout (1992 : 108), «le système de don conçoit [...] que plus une personne a de liens, plus elle devient individualisée, plus elle augmente son individualité». Ainsi, ce qui se donne à voir dans la redécouverte du don, c'est la résistance d'une société à son objectivation, car

[...] le don constitue le mode de relation par excellence entre les personnes en tant qu'elles se considèrent et s'instituent comme des personnes. Il est ce qui transforme les êtres et les individus en personnes. Corrolaire : le don institue le registre de la « socialité primaire » dont il forme la trame même. (Godbout, 1992 : 196)

Et l'individualité s'en trouve d'autant plus renforcée que contrairement au don archaïque, «le don moderne devient [...] totalement libre et ouvert à tout lien, dépendant seulement des affinités électives du moment» (Godbout, 1992 : 233). En abandonnant la perspective utilitariste, il devient donc possible de renouer avec le don et de circonscrire ainsi le travail d'un système qui vient conforter l'identité individuelle. Et du même coup le primat de l'affect que l'on associe au narcissisme prend une autre coloration : il vient conforter le système du don.

Par ailleurs, si l'on se retourne vers la sociologie des mouvements sociaux, on est à même de constater qu'elle met en lumière une gestation du social où se renouvelle l'individualité. À cet égard, Louis Maheu et Jean-Marie Toulouse (1993 : 22) dans leur présentation du numéro de *Sociologie et sociétés* sur «la gestion du social» sont à même d'affirmer que «plusieurs articles de ce numéro prouvent combien le social en gestation est un espace social d'affirmation de l'individualité, affirmation qui participe de surcroît au renouvellement des formes de sociabilité et des ressources de l'action collective». L'air du temps, loin de participer uniquement du déclin de l'individualité, semble propice à l'éclosion d'une poussée et d'un renouveau de l'individualité dans une société traversée par des courants instituants qui résistent à la gestion optimale du social. De son côté, Alain Touraine a enraciné sa dernière réflexion sur le

10. On pourra consulter, à cet égard, le MAUSS (1991a ; 1991b ; 1993).

mouvement social dans le Sujet qui se présente comme le lieu de résistance à la réduction rationalisatrice des sociétés contemporaines et l'on sait qu'Alberto Melucci (1983: 18) a déjà proposé de «lire les conflits post-industriels comme un affrontement entre les ressources d'autonomie individuelle produite par le système et les exigences d'expropriation et d'imposition d'identité». Il appert de la sorte que la résistance à l'égard de la rationalité instrumentale prend la forme d'une subjectivation imposant un renouvellement de l'individualité. Cette expérience de réappropriation ne passe plus, comme on le sait, par les formes traditionnelles de l'action collective (le militant appartient au modèle rigide de l'individualisme bourgeois), elle épouse plutôt la forme de groupes où les affinités électives, la «chaleur» suscitée par le groupe viennent consolider la résistance et la relation, assurant du même coup aux individus la production de leur individualité.

À propos des sociétés contemporaines, Alain Touraine (1992: 426) a raison de signaler

[qu'] à côté des conduites stratégiques tournées vers le profit et la puissance, notre monde est plein d'utopies libératrices, de défenses communautaires, d'images érotiques, de campagnes humanitaires, de recherches du regard de l'autre, fragments dispersés de l'invention d'un Sujet qui est raison et liberté, intimité et communauté, engagement et dégageement.

En fait, le royaume de Narcisse n'est guère homogène parce que, ainsi que le faisait remarquer Eugène Enriquez (1993: 26),

[...] le mouvement de la société vers la rationalité intégrale laisse des désirs insatisfaits [...] il est normal qu'une société fondée sur la fonctionnalité et sur la rationalité éveille chez ses membres des désirs de spontanéité, d'actes gratuits, de temps perdu, de passions fortes et de convivialité et qu'une société axée sur la loi du profit et l'élimination des plus faibles fasse ressortir les exigences éthiques.

Au fond de ces différentes analyses gît le désir qui taraude encore et toujours l'être-ensemble. Et c'est bien parce que subsiste notamment le désir de l'autre que la rationalité technocratique rencontre sur le chemin de sa structuration une résistance d'où jaillit le refus d'un individualisme instrumentalisant la condition humaine et détruisant du coup l'individualité. La crise identitaire que traversent les sociétés contemporaines ne débouche donc pas uniquement sur l'accentuation (certes perceptible) de la quête narcissique de soi, quête débouchant sur la production industrielle, pourrait-on dire, d'individus stéréotypés. En fait, il semble bien, comme l'écrit Touraine (1992: 323), que «c'est parce que l'individu ne se résorbe plus dans des catégories générales qu'on peut examiner la construction de la personne, du Moi et du Sujet, du Je, non comme socialisation, mais comme travail de l'individu sur lui-même pour affirmer son individualité» .

Cette affirmation de l'individualité introduite par le travail du sujet est indissociable dans la perspective tourainienne de la recherche d'une nouvelle communauté. «L'idée de Sujet reste à égale distance de l'individualisme et de la recherche utopique d'une nouvelle communauté, d'une société fondée sur des valeurs intégratrices» (Touraine, 1992 : 340). On est ainsi plongé dans un individualisme contemporain qui cherche à se réinscrire dans la perspective communautaire pouvant lui assurer l'identité dont il a besoin, car «[...] c'est seulement dans la relation à l'autre comme sujet que le sujet personnel peut lui-même se saisir» (Touraine, 1992 : 319). C'est ainsi que le désir de réappropriation subjective qui émerge dans les sociétés contemporaines semble indissociable de la recherche d'appartenance qui peut prendre forme de tribalisme, d'engagement, de don, de «nous» communautaire. Ainsi semble s'activer le désir de la communauté qu'à l'instar de Patrick Baudry (1993 : 212),

[...] il faut [...] entendre [...] non pas comme l'expression (de type nostalgique) d'une socialisation ancienne (ou comme ce qui devrait s'opposer à la « société »), mais comme forme (au sens simmélien de l'expression) d'une sociabilité de base, c'est-à-dire comme l'expression de ce qui allie et relie fondamentalement des gens, comme l'expression d'un lien principal (du *communitas* dont parle V.W. Turner), et sans quoi il n'y aurait « aucune société ».

L'air du temps semble donc instable, parce que l'individu contemporain ne peut se satisfaire de sa complétude factice et continue d'être renvoyé à son incomplétude.

Faut-il, en fait, adopter le point de vue de Michel Maffesoli qui n'a de cesse de rappeler que les sociétés postmodernes s'orienteraient vers un renouvellement de la socialité à partir d'une saturation des valeurs individualistes et de l'émergence de tribus affectives où l'individu devient une personne.

On peut, certes, regretter un tel état de fait, mais avant de le stigmatiser, il convient de le constater, d'en décrire les contours et surtout [...] de voir en quoi il n'est que la modulation de cette antique structure anthropologique dont il est bien difficile de donner le nom, mais qui consiste à se reconnaître à partir de l'autre, à n'exister que par et dans le regard de l'autre. (Maffesoli, 1992 : 217)

Ainsi, partant exactement du même constat de prégnance de l'affect, du sentiment, du vécu, qui amène plusieurs à conclure à l'accentuation de l'individualisme, Maffesoli renverse, en quelque sorte, la vapeur et croit déceler dans ces attitudes la reviviscence de l'idée de communauté. En effet, soutient-il,

[...] une telle union religieuse à l'image de l'« inclination » repérée par les astrologues, est une recherche de globalité, un désir de perte dans un grand tout, dans une niche matricielle, fusionnelle, où grâce aux autres et au travers

des autres, tout un chacun peut en totalité ou pour partie, réaliser la plénitude de ses potentialités. (Maffesoli, 1992 : 233)

Ainsi se profile à nouveau le primat de la relation (et l'on est bien près de «l'esprit du don») à l'œuvre dans les sociétés contemporaines où la perte de soi va de pair avec la renaissance à soi. Maffesoli associe donc l'air du temps au déclin de l'individualisme, mais au renouvellement de l'individualité par la réappropriation de la personne qu'inaugurent les micro-groupes foisonnant dans les sociétés contemporaines. Pour le dire avec ses mots, «ainsi la communauté "effervescente" peut être à la fois déperdition individuelle et réappropriation de la personne» (1988 : 17)¹¹.

Ainsi, par-delà les perspectives différentes ouvertes par ces analyses, il convient de remarquer que toutes semblent avoir comme point commun la reconnaissance de l'altérité et du désir toujours à l'œuvre dans les sociétés contemporaines, altérité par ailleurs indissociable de l'identité qu'elle permet de consolider par la reconnaissance qu'elle inaugure. C'est donc dire en quelque sorte que la problématique de l'altérité conduit à poser différemment le problème de l'individualité. Que l'on utilise comme porte d'entrée le don, les mouvements sociaux, le Sujet ou la tribu (et l'on pourrait également ajouter le quotidien¹²), il est permis de constater au sein des sociétés contemporaines un travail de renouvellement de la socialité et, partant, de l'individualité, d'abord et avant tout parce que la condition humaine reste rivée à une dimension symbolique qui lui permet d'échapper à la réduction de la rationalité instrumentale et technicienne.

On l'aura sans doute compris : de telles analyses ont permis de relancer le débat sur le sens et les finalités du travail social. Est-il possible qu'à sa manière il contribue à ce renouvellement ? Est-il autre chose qu'une vaste entreprise de technicisation de l'aide et de la solidarité collective ? Se réduit-il seulement à une vaste organisation de contrôle et de domination sociale ? À ces questions, il devient de plus en plus difficile d'apporter une

11. Il convient de signaler au passage que MAFFESOLI insiste dans la perspective qui est la sienne pour souligner que le développement technologique contemporain contribue à la mise en contact des individus et à la création des tribus affectives qui structurent la dynamique sociale. Il rejoint ainsi G. MÉNARD et C. MIQUEL qui se demandaient «si la technique froide en arrive à s'imposer, n'est-ce pas en bonne partie dans la mesure même où, détournée de la rationalité fonctionnelle qui l'a engendrée, elle se laisse traverser d'innombrables lignes de fuite, innerver de courants chauds qui en font, le plus souvent à l'insu de ses usagers, l'un des nouveaux lieux où se tisse l'être-ensemble contemporain ?» (1988 : 350).

12. Le nouveau d'intérêt pour le quotidien permet également d'illustrer les limites du «triomphe» de l'individualisme. Comme le faisait remarquer G. BALANDIER, «le plus important (peut-être) dans la vogue qui multiplie les recherches portant sur la quotidienneté est le mouvement récent des esprits qui a fait reparaître le sujet face aux structures et aux systèmes, la qualité face à la quantité, le vécu face à l'institué. [...] Ce qui est remarquable dans cette évolution récente, c'est le fait que le quotidien tend à occuper dans la recherche une place qui fut un temps tenue par la communauté [...]» (1983 : 7-8).

réponse assurée. D'abord, parce qu'au-delà du projet de rationalisation qui le constitue, le travail social est également traversé par un «souci tribal» perceptible notamment dans ce qu'il est convenu d'appeler le mouvement communautaire auquel s'associent un nombre croissant d'intervenants sociaux¹³. Par ailleurs, certaines analyses mettent en lumière la distance des travailleurs sociaux à l'égard de la technostucture qui les emploie. Ainsi, Jean Lavoué notait que «les travailleurs sociaux, même s'ils sont conviés à être des maillons essentiels, des relais d'informations dans ce vaste système décisionnel, prennent très souvent leur distance avec son objectif majeur : tenter d'organiser et de réorganiser le travail social, de le recomposer sans cesse, en vue d'une meilleure rationalisation des ressources et des moyens. Ils n'adhèrent pas vraiment, au fond, de manière privilégiée et spontanée, à son enjeu qui serait d'intégrer le travail social à l'effort national en vue d'une rationalité économique et sociale toujours plus grande» (1986 : 2)¹⁴. En dissociant ainsi l'organisation des sujets qui y œuvrent, il devient possible de jeter un autre éclairage sur la dynamique et les finalités du travail social. Ce faisant, il apparaît que là aussi des courants instituants surgissent qui travaillent à la consolidation de l'identité et, par conséquent, de l'individualité.

CONCLUSION

Que conclure de plus à cet ensemble d'analyses souvent contradictoires (ensemble qui ne prétend d'ailleurs aucunement à l'exhaustivité), si ce n'est qu'il convient d'être prudent en ce qui regarde l'évolution de l'individualisme et de l'individualité dans les sociétés contemporaines. En effet, les analyses discordantes auxquelles on peut se référer invitent, en quelque sorte, à la modestie et à la reconnaissance d'un paradoxe profond qui structure la dynamique sociale actuelle. Il semble bien possible d'admettre

13. À titre d'exemple, je voudrais pointer ici le réseau des organismes communautaires qui interviennent à Montréal dans le domaine du sida. Ma connaissance de ce réseau m'incite à soutenir qu'il correspond à ces «espaces d'agrégation, ces lieux de rassemblement» dont parlait MELUCCI (1983) où se conforte un système de relations (et de don) qui permet à chacun de mieux se définir. Daniel DEFERT avait bien raison de faire remarquer qu'«entre une technique médicale qui permet de connaître et de cacher un diagnostic et une approche juridique qui fait obligation d'informer le sujet séropositif parce qu'il est responsable de la santé des autres, la pression communautaire imposa la prise en compte de l'identité psychologique de l'individu, de sa capacité à recevoir un diagnostic, à le gérer à travers le temps, de s'assurer qu'il n'encourra pas de discriminations sociales. L'action communautaire confirmait une ligne de pente du droit contemporain : le sujet juridique et le sujet psychologique sont valorisés également dans la construction de l'identité sociale» (1990 : 6).

14. Cette distance semble nettement perceptible, entre autres, dans la «redécouverte» de la dimension éthique qui se fait jour en s'opposant à ce que l'on a appelé la «surtechnicisation» du travail social.

simultanément que l'on assiste au triomphe de l'individualisme et à l'érosion de l'individualité, en même temps qu'à l'émergence d'une nouvelle socialité et d'une individualité renouvelée. Loin d'être homogènes, les sociétés contemporaines doivent être plutôt saisies comme le produit de forces qui concourent à les rendre hétérogènes. Et c'est ainsi que l'on est amené à reconnaître la coexistence d'un processus d'individualisation et d'un processus inverse de communalisation.

Ainsi, plus qu'à l'homogénéité, l'être-ensemble nous renvoie à l'hétérogénéité. Et ce qui se donne ainsi à voir, c'est, pour reprendre l'analyse de Michel Miranda (1986 : 122),

[...] l'irréductible inachèvement inscrit dans la nature même du social. La société moderne s'institue en se voulant maîtresse d'elle-même ; or, elle se confronte en permanence à une immaîtrisable dynamique sociale. Elle s'affirme comme un espace uniformément homogène ; alors que le « travail » de l'hétérogène, sous la forme de la différenciation ou du conflit, la taraude sans cesse. Elle se veut totalité adéquate aux individus qui la composent ; mais, l'intégration sociale, loin de s'effectuer « naturellement », subit certaines formes de résistance. Elle s'imagine transparente, à travers l'écran du politique qu'elle a projetée sous toute forme de sociabilité. Mais dans ses profondeurs et à sa surface même, s'expriment des valeurs qui échappent à sa rationalité, puisqu'elles ne se réfèrent qu'à un ordre symbolique, et ne s'épuisent pas dans une fonctionnalité ou un devoir-être. Dans toute l'épaisseur de la société moderne, brillent des lueurs opaques.

Malgré la crise symbolique et l'érosion du sens, les sociétés « postmodernes » n'en restent pas moins traversées par cette dimension symbolique qui soude l'être-ensemble.

À l'instar d'Yves Barel qui, dans un article peu connu sur « les enjeux du travail social » (1982), parlait de l'indécidabilité du sens de ce dernier qui peut nous renvoyer tout autant à l'emprise du contrôle social qu'au développement de l'autonomie, il appert que les sociétés contemporaines sont livrées au même paradoxe qu'il faut concevoir comme un seul et même mouvement. Si le travail social, ainsi que le soulignait Barel, est loin de constituer un ensemble homogène, il en est de même, *a fortiori*, pour la société.

Bibliographie

- BALANDIER, Georges (1983). « Essai d'identification du quotidien », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXIV, 5-12.
- BAREL, Yves (1982). « Les enjeux du travail social », *Actions et recherches sociales*, n° 3, 23-40.

- BAUDRY, Patrick (1993). « De la mort à la disparition », dans MONTANDON-BINET, C. et A. MONTANDON, *Savoir mourir*, Paris, L'Harmattan.
- CAILLÉ, Alain (1986). *Splendeurs et misères des sciences sociales*, Genève, Droz.
- CASTEL, Robert (1981). *La gestion des risques*, Paris, Minit.
- CÉRÉZUELLE, Daniel (1987). « Éthique, technique, action sociale », *Les cahiers de la recherche sur le travail social*, Université de Caen, n° 12, 29-45.
- CORIN, Ellen (1993). « Dérive des références et bricolages identitaires », Texte ronéo, octobre.
- DEFERT, Daniel (1990). « Un nouveau réformateur social : le malade », *Actes*, n°s 71-72, juin, 5-8.
- DE GAULEJAC, Vincent (1988). « La gestion institutionnelle des rapports sociaux », *RIAC*, 20/60, automne, 57-62.
- DUMONT, Louis (1977). *Homo Æqualis. Genèse et développement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.
- ENRIQUEZ, Eugène (1993). « Les enjeux éthiques dans les organisations modernes », *Sociologie et sociétés*, XXV, 1, printemps, 25-38.
- Esprit* (1972). « Pourquoi le travail social ? », numéro spécial, mai-juin.
- FREITAG, Michel (1988). « Éclatement du "social", ou oubli de la "société" ? », *Société*, n° 3, été, 9-25.
- GIDDENS, Anthony (1990). *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press.
- GODBOUT, Jacques T. (1992). *L'esprit du don*, Montréal, Boréal.
- LASCH, Christopher (1981). *Le complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, Paris, Robert Laffont.
- LAVOUÉ, Jean (1986). « Du "sens" des pratiques d'intervention et de changement chez les travailleurs sociaux », *Les cahiers de la recherche sur le travail social*, 11, 1-23.
- LE BRETON, David (1991). *Passions du risque*, Paris, Métailié.
- LIPOVETSKY, Gilles (1983). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- LIPOVETSKY, Gilles (1987). *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard.
- LIPOVETSKY, Gilles (1992). *Le crépuscule du devoir. L'éthique indolore des nouveaux temps démocratiques*, Paris, Gallimard.
- MAFFESOLI, Michel (1982). *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens / Anthropos.
- MAFFESOLI, Michel (1988). *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- MAFFESOLI, Michel (1992). *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde*, Paris, Grasset.

- MAHEU, Louis et Daniel DESCENT (1990). « Les mouvements sociaux : un terrain mouvant », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 3, n° 1, 41-51.
- MAHEU, Louis et Jean-Marie TOULOUSE (1993). « La gestion du social : ambiguïtés et paradoxes », *Sociologie et sociétés*, XXV, 1, printemps, 7-24.
- MAUSS (1991a). « Donner, recevoir et rendre : l'autre paradigme », *La revue du MAUSS*, n° 11.
- MAUSS (1991b). « Le don perdu et retrouvé », *La revue du MAUSS*, n° 12.
- MAUSS (1993). *Ce que donner veut dire*, Paris, La Découverte.
- MELUCCI, Alberto (1983). « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *RIAC*, 10/50, automne, 13-30.
- MÉNARD, Guy et Christian MIQUEL (1988). *Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire*, Montréal, Boréal.
- MIRANDA, Michel (1986). *La société incertaine. Pour un imaginaire social contemporain*, Paris, Librairie des Méridiens.
- TOURAINÉ, Alain (1992). *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 267.
- ZOLL, Rainer (1992). *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socio-culturelles*, Paris, Kimé.